Document generated on 04/19/2024 6:47 p.m.

Jeu
Revue de théâtre

Entre le génie et la présidence
Entretien avec Hristo Boytchev

Michel Vaïs

Number 98 (1), 2001

Portraits d'auteurs

URI: https://id.erudit.org/iderudit/26063ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Vaïs, M. (2001). Entre le génie et la présidence : entretien avec Hristo Boytchev. *Jeu*, (98), 78–82.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

MICHEL VAÏS

Entre le génie et la présidence

Entretien avec Hristo Boytchev

De passage à Montréal pour la création québécoise de sa pièce, *le Colonel Oiseau* (Actes Sud – Papiers, 1999), au Théâtre de Quat'Sous, l'auteur bulgare Hristo Boytchev a bien voulu répondre à nos questions. Son metteur en scène, d'origine bulgare lui aussi, Peter Batakliev, qui est installé au Québec depuis dix ans, nous a servi d'interprète.

Vous avez été ingénieur pendant dix ans avant de vous diriger vers le théâtre. Comment s'est passée cette réorientation de votre carrière ?

Hristo Boytchev – Alors que j'étais ingénieur dans une entreprise, le syndicat a organisé une soirée au théâtre. Je suis alors tombé sur une pièce extraordinaire qui a constitué un point tournant dans ma vie. C'était au début des années 1980, et la pièce s'intitulait *Janvier*, d'un auteur bulgare célèbre, Jordan Radichkov. Ce n'était pas la première fois que je voyais du théâtre, mais une porte s'est ouverte pour moi ce jour-là. J'ai été sensible à la fois aux idées de l'auteur, à l'esthétique du metteur en scène et à la philosophie du spectacle.

Hristo Boytchev.

C'est alors que vous avez décidé de quitter votre ville de province pour vous installer à Sofia, la capitale. Aviez-vous l'intention d'étudier le théâtre ?

H. B. – À l'époque communiste, il était impossible de se déplacer librement en Bulgarie. Particulièrement pour vivre dans une grande ville comme Sofia, il fallait s'enregistrer à la police pour avoir un certificat de « citoyenneté municipale », faute de quoi on ne pouvait même pas obtenir un appartement. C'était un système bien fermé. Je me suis donc inscrit en dramaturgie à l'Académie de théâtre, mais je n'ai jamais terminé les cours. Dès la deuxième année, j'étais devenu l'auteur le plus joué en Bulgarie. J'ai donc fait les deux premières années du programme de quatre ans. En fait, ma première pièce, *Cette chose*, était déjà écrite à mon arrivée à Sofia. Elle a d'ailleurs créé une forte impression dans le milieu théâtral. Le conseiller dramaturgique d'un théâtre, à qui je l'avais présentée pour évaluation, a même pensé qu'elle n'était pas de moi mais, en réalité, de Jordan Radichkov qui voulait cacher son identité.

Le Colonel Oiseau de Hristo Boytchev, mis en scène par Peter Batakliev (Théâtre de Quat'Sous, 2000). Sur la photo : Paul Savoie, Stéphane F. Jacques, Léo Argüello, Vénélina Ghiaurov et Patrice Coquereau. Photo : Pascal Sanchez.

Quelle sorte de cours avez-vous suivis à l'Académie ?

H. B. – Des cours de critique et d'interprétation, parce qu'on n'enseigne pas là-bas l'écriture dramatique proprement dite. Mais mon intention était bien de devenir auteur dramatique. Je n'ai écrit qu'une critique jusqu'à maintenant, dans un journal, pour défendre un jeune auteur maltraité dans le milieu et qui avait du talent.

À cette époque, comment s'exerçait la censure au théâtre ?

H. B. – Elle était très rigoureuse. Chaque nouveau texte devait être soumis à un jury pour approbation, sans quoi aucun théâtre ne pouvait le produire. Un auteur était souvent obligé de retravailler ses pièces trois ou quatre fois avant qu'elles ne soient approuvées. J'ai écrit *Cette chose* en 1980, mais elle n'a pu être produite qu'en 1984 parce que les directeurs artistiques avaient peur de la présenter. Seule la version retravaillée a été jouée. Les choses ont un peu changé avec l'arrivée au pouvoir de Gorbatchev en URSS. La censure a alors commencé à relâcher son emprise, et je n'ai pas eu à écrire plusieurs versions de mes pièces subséquentes.

Comment s'est produit le changement politique en Bulgarie ? Plutôt en douceur, à l'image de la « Révolution de velours » de Tchécoslovaquie, ou de manière plus violente, comme en Roumanie ?

H. B. – En un sens, ç'a été plutôt calme. En Bulgarie, ce sont les communistes eux-mêmes qui ont destitué le dictateur, Todor Givkov, en novembre 1989, et qui sont restés au pouvoir jusqu'aux élections. Il n'y a donc pas eu de guerre civile. Par contre, on a assisté à une destruction économique, au vol systématique et à la vente de toutes les richesses du pays, pour le laisser en proie au chaos. Après la chute de Givkov, alors qu'il était en résidence surveillée chez lui, en banlieue de Sofia, j'habitais tout près de sa maison. C'est alors que je l'ai connu. Je le voyais souvent et j'allais prendre un café chez lui. Je trouvais intéressant d'observer un homme qui avait exercé un pouvoir absolu pendant trente ans. Je lui demandais comment il percevait la situation et comment il voyait l'avenir. Aucun de ses anciens amis ne lui rendait visite : ils avaient tous peur d'être considérés comme des alliés de l'ancien dictateur, et donc, comme dangereux pour l'État. Finalement, Givkov est mort de vieillesse chez lui, en 1998.

Que pensait-il de votre théâtre ?

H. B. – Il allait souvent au théâtre avant. Mais, quand mes pièces ont commencé à être jouées, il était déjà assez vieux et ne sortait plus beaucoup. Par contre, il a connu mes émissions de télévision.

Le Colonel Oiseau de Hristo Boytchev (Théâtre de Quat'Sous, 2000). Sur la photo : Léo Argüello et Vénélina Ghiaurov. Photo : Pascal Sanchez.

Je suppose que c'était à l'occasion de votre candidature à la présidence de la République. Pourquoi vous êtes-vous présenté à cette élection ?

H. B. – C'était ma façon de réagir contre tout ce qui se passait à l'époque dans le pays. J'ai voulu montrer qu'il ne fallait pas nécessairement prendre au sérieux tous ceux qui voulaient devenir président. C'était une forme de protestation. La plupart des candidats n'avaient aucun programme politique. La campagne est devenue un simple concours de popularité. À un moment, les candidats des deux grands partis officiels, le Parti communiste et le Parti démocrate, ont été moins populaires que moi. J'ai profité du temps d'antenne gratuit pour faire mon *show* à la télévision publique et, en même temps, mes pièces étaient jouées partout avec un grand succès. Finalement, sur les sept candidats, je suis arrivé quatrième.

Que faisiez-vous dans votre show *télévisé ?*

H. B. – Je disais des bêtises. Je portais un complet et une cravate comme tous les autres candidats, mais je parlais de telle manière que les téléspectateurs pissaient dans leur culotte ! Les gens étaient rivés à leur poste tous les soirs. En fait, je m'étais présenté avec mon camarade Ivan Koulékov, comme candidat à la vice-présidence. Nous faisions équipe et nous donnions le *show* télévisé ensemble.

Le public a-t-il eu tendance à déserter les salles de théâtre à cette époque ?

H. B. – C'est exact. Les gens étaient trop excités pour tenir deux heures enfermés dans un théâtre.

Qu'en est-il aujourd'hui ?

H. B. – Les salles sont redevenues pleines comme avant. Aujourd'hui, le problème est plutôt économique. Même si les billets ne coûtent pas très cher (le prix d'un kilo de viande), les gens ont moins d'argent pour aller au théâtre. Il y a beaucoup de chômage.

Existe-t-il encore des grands théâtres d'État en Bulgarie ?

H. B. – Il n'en reste que trois à Sofia : le Théâtre National, celui de la Ville et le Théâtre de l'Armée bulgare. Malheureusement, celui-ci va fermer bientôt. Il est subventionné par le ministère de la Défense, mais l'OTAN vient de demander de couper ce budget comme condition d'acceptation de la candidature de notre pays.

Peter Batakliev – (*Bouleversé.*) Quoi ? Comment ? Je veux préciser ici que le Théâtre de l'Armée était un des meilleurs du pays. À la fois le directeur artistique, les metteurs en scène et les comédiens étaient extraordinaires. Seul le financement venait de l'armée. L'unique obligation en retour était d'organiser une tournée annuelle dans les villes où se trouvaient des bases militaires. Pour le reste, le répertoire n'avait rien à voir avec l'armée. Excusez-moi, mais cette nouvelle m'étonne et m'attriste beaucoup !

Par ailleurs, est-ce qu'un théâtre privé s'est développé ? Voit-on en Bulgarie les comédies musicales à l'américaine qui prennent l'affiche dans toutes les capitales du monde, comme Cats *?*

H. B. – Plusieurs compagnies privées ont vu le jour depuis le changement de la structure théâtrale traditionnelle, mais la location des salles est trop dispendieuse pour que ces théâtres puissent se développer. Il faut dire que la plupart des salles et des scènes sont immenses. Quant aux comédies musicales, elles n'ont jamais acquis une grande popularité en Bulgarie. Elles coûtent trop cher, et le public les trouve superficielles.

Dans quelles sortes de théâtres vos pièces sont-elles jouées ?

H. B. – Partout. *Le Colonel Oiseau* a été joué dans douze ou treize théâtres de Bulgarie, mais pas encore à Sofia. Il est en répétition actuellement au Théâtre National.

Votre agente, Kalina Stefanova, est aussi critique de théâtre. Au Québec, la chose me paraîtrait inconcevable. Comment cela est-il possible en Bulgarie ? Quel type de relation avez-vous avec les critiques ?

P. B. – Je dois dire qu'il y a beaucoup de choses impossibles ou incompréhensibles ailleurs qu'en Bulgarie ! C'est une question de survie. La Bulgarie est un tout petit pays. Kalina ne pourrait pas survivre uniquement comme critique.

H. B. – Elle n'a jamais fait de critique de mes pièces. Nous nous sommes connus à l'Académie de théâtre où nous avons étudié ensemble (avec Peter Batakliev aussi, d'ailleurs), et elle est devenue mon agente avant la première production d'une de mes pièces. En Bulgarie, elle est connue comme critique et écrivain plutôt que comme agente. Elle fait aussi de l'enseignement et de l'édition.

Avez-vous découvert, dans la production montréalaise du Colonel Oiseau, *des aspects différents de ce que vous avez vu ailleurs ?*

H. B. – Je me suis fabriqué des statistiques personnelles pour les mises en scène de chacune de mes pièces qui est jouée au moins vingt fois un peu partout dans le monde. En général, une production sur dix est bonne. Celle du Quat'Sous est la troisième que je considère comme réussie, sur vingt-cinq du *Colonel Oiseau*. Donc, je m'attends à ce que les cinq prochaines soient très mauvaises ! Je pars dans une semaine pour Barcelone, où je vais assister à une autre première, et je suis très inquiet.

Avez-vous vu quelque chose de québécois, ou de nord-américain, dans la mise en scène de Peter Batakliev ?

H. B. – Sur les plans philosophique et esthétique, j'y ai vu un théâtre européen. Ce qui en fait un spectacle plutôt américain, c'est son caractère dynamique, vivant. L'action m'est apparue plus concentrée qu'ailleurs. **j**